

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 20 FRs

AU CŒUR *de la* CASBAH



VIVIANE
ROMANCE

COTÉ CŒUR, COTÉ HARDY

ARIANE peut votre bonheur et votre réussite. 79, bd Montparnasse - 1 à 6, sauf samedi. Posez 5 questions - Date naissance - 100 fr.

Vient de paraître :

4 ROMANS COMPLETS

N° 40



EN VENTE PARTOUT : 45 francs

Si vous désirez le recevoir, ajoutez la somme de 10 frs pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal 259-10 adressé à **FILM COMPLET, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e)**.
Aucun envoi contre remboursement.

AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, **IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponse" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.**

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Salut, amis !

Bien que je n'appartiens pas au service des réparations, j'en dois une à notre chère et fidèle Amoureuse de Patou, pour l'avoir quel que peu gratifiée il y a quelque temps au sujet de sa fille.

Si vous avez aussi mauvaise mémoire que moi, chers et vénérés courriéristes, vous vous rappelez peut-être quand même que notre Amoureuse de Patou me disait que sa fille, âgée de cinq ans, avait un jugement intuitif et sûr qui lui permettait parfois de rectifier les erreurs de sa mère dans le choix des films. Et j'avais remarqué que cela me semblait pour le moins « précocé » (voir éditorial du n° 296).

Aujourd'hui, Amoureuse de Patou fait une mise au point aux sympathiques et va véhémentement, et j'ai à cœur de vous la soumettre. Dont acte.

« Mon amour maternel ne m'aveugle pas, écrit-elle, et je n'ai pas voulu laisser entendre que j'aille me faisant justice la salle pour une question de moralité. Un enfant de cinq ans ne se choque heureusement pas des choses que les adultes peuvent trouver immorales. Même très éveillée, elle ne voit pas le mal. »

Je suis peut-être une mère très raisonnable, mais à cause de cela même il m'est arrivé de faire des erreurs dans le choix des films.

« Emmener un enfant voir Laurel et Hardy, c'est une quasi-certitude de faire rire cet enfant. Eh bien ! je l'ai cru jusqu'au jour où, ayant conduit ma fille à une bande pleine de gags avec ce couple, j'ai dû sortir de la salle pour éviter une trop vive impatience de cette mioche. De même, arrivées au cinéma au moment de la scène de bagarre dans Le plus joli péché du monde, j'ai dû user de persuasion pour que nous restions au spectacle. Dans la même rangée que nous, deux enfants riaient aux éclats à cette scène. Et c'est là que j'instruis les enfants ont des goûts très variables et, instinctivement, suivant leur tempérament, applaudiront aux scènes brutales ou voudront fuir.

« Cameraman, ne pensez-vous pas que les enfants, autant que nous, peuvent préférer les « distractions » à l'amusement ? N'avez-vous jamais assisté à la scène grotesque d'une maman qui se dispute d'un père qui pleure parce que le rejeton pleure à « Guignol » ou veut s'en aller ? Si nous laissons à nos enfants le droit de quitter un spectacle qui ne leur donne pas, nous assistons à leurs réactions inattendues. Nous avons tendance à dominer les enfants, même dans leurs distractions : à mon avis, c'est un tort. Il est préférable que les parents s'ennuient à un spectacle qui plaît à leurs enfants, plutôt que d'imposer aux petits des spectacles incompréhensibles pour eux, ou déplaissants.

« J'aimerais, cher C. A., que vous fassiez une mise au point ; je serais tellement peinée que l'on puisse croire que je prends ma fille pour un enfant prodige ! »

Voilà qui est fait, chère madame et amie. Vos arguments sont, pour moi, très valables. La cause de notre « controverse » est dans le fait que j'avais cru comprendre que votre petite fille redressait vos erreurs dans le choix des films que vous faisiez « pour vous-même ».

Or il me semble maintenant que c'est seulement « au point de vue de la fillette » que vous parliez d'erreur, n'est-il pas vrai ?

Quoi qu'il en soit, votre lettre de rectification présente un intérêt pour tous nos lecteurs, et principalement pour les « mamans » du courrier. Et il y en a tout de même pas mal !

Là-dessus je fais la piroquette habituelle avant de disparaître en coulisse, côté jardin naturellement !

Affectueux souvenirs à tous.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

DICKY ROBERT, JEUNE PREMIER. — « Je réponds à l'éditorial 299 : évidemment, un artiste a le droit de se marier, mais cela dépend de sa célébrité et de sa personnalité. Ainsi, je crois qu'André Dassary a perdu beaucoup de sa popularité, et c'est sans doute ce qui arriverait à Guétary ou à Mariano s'ils se mariaient : leurs admiratrices se tourneraient aussitôt vers un jeune célibataire. Si j'étais l'époux d'une vedette, je n'en serais pas jaloux, étant aussi populaire qu'elle ! (Un grand « sic » admiratif) Pélagie Prime, vous me semblez très intelligente. Si j'avais pu choisir mes scénarios, je ne tournerais que des cow-boys, des policiers et des don Juan (curieux mélange : un cœur de filic à cheval, en somme ?). Nanç, vous avez un genre. Et Tropical, pas de votre avis. Les Chouans, Le Château de verre et La Belle que voilà valent bien les films de Bilier I Lamerand du crochet Dop, amis d'un futur Jean Marais, que je suis. Leila et Valdere, sincères amitiés. Maintenant, parlons du Club du courrier. En effet, cette question est délicate, à moins d'organiser des réunions où nous serions maigres (je vois ça d'ici : Côté cœur côté carnaval). Au fond, ce ne serait pas si mal, surtout quand on annoncerait Liana Beauté des films. J'en pense à la création d'un « Club Dicky Robert », réunissant mes admiratrices et admirateurs.

« Les Artistes, je présenterai un numéro de ... (un mot illisible : je ne sais pas si c'est « chanteur » ou « chou-fleur »). Je propose aussi l'élection de « Miss Courier 52 » par Dicky Robert. Seule, la beauté comptera. Amis, donnez votre avis sur les « pin-up » et c'est moi qui sera (sic) le jury. Cette élection sera un prix de consolation pour les malchanceux, qui n'auront pu obtenir le titre de Roi et de Reine (les Roi malchanceux deviendront des « Miss Courier »). C'est original). Ce sera le prix Dicky Robert. Ma Guitare et mes chansons, je correspondrai volontiers, car vous m'avez touché et je vous admire. Sincères amitiés. Chic à Chiquito, je suis moi-même journaliste. Courage et chance ! Et j'oubliais le principal : vive le Cameraman, éternel amoureux ! »

Réponse. — Merci, mon cher Dicky, merci ! J'ignorais tout à fait que vous fussiez journaliste en même temps que vedette. Je m'attendais plus que les titres de vos articles et de vos films pour vous contacter ! Vous êtes tout à fait libre d'organiser un « Club Dicky Robert », il y a bien des clubs pêcheurs à la ligne et d'abonnés au gaz ! Mais, entre nous, vous feriez mieux d'attendre que votre nom soit aussi connu que celui de Pierre Fresnay ou de Jean Marais, ce qui, à vous en croire, ne pourrait tarder ! Donc, attendons, nous aussi ! A ce moment-là, vous pourriez aussi élire des « Miss » en étant jury à vous tout seul, prendre la place du Cameraman, puis du directeur du Film Complet et du Monde entier. Notice GRATUITE au Directeur de la République. En attendant cette haute destinée à laquelle vous me semblez promis, je vous envoie, chère gloire prochaine, le témoignage de mon affectueuse admiration.

LA PANTHÈRE BLONDE. — « M'acceptez-vous dans votre courrier ? J'ai dix-sept ans, blonde aux yeux verts, lèvres rouges (rouges Sans blague...) Je suis parfaitement d'accord avec La Fière amazone. Comme elle, j'aime les films de cow-boys et de Tarzan, et les acteurs justiciers (sic) et athlètes. Permettez-moi de vous dire, cher Don Juan, que je n'aime que, si le bikini vous va à ravir, la bêtise vous va encore mieux. A dix-neuf ans, vous êtes encore un enfant et ne pouvez juger les femmes. Croyez-moi, vous n'êtes pas encore prêtenturier. Pour ma part, je vous trouve un peu efféminé. Cher C. A. je vous félicite

(Suite page 8.)

L'HYPNO — Magnétisme appris sans peine en 10 jours déculpé vos chances de succès dans la vie. Broch. gratis. Professeur F. MATIGIAN, Le Teil-d'Ardeche. (Timbre.)

vous Sautiez DANSE en 2^h — chez vous. Succès garanti. Notice N° gratuit. Envoyez adresse et 2 timbres STUDDIANZ - Poitiers (Vienne)

GRANDIR 16 cm — Allongez JAMBES-BUSTE avec Appareil américain garanti SUPER STALTY. Résultats visibles à l'usage. Demandez le PREMIER JOUR. Attestations Docteurs du Monde entier. Notice GRATUITE au photos. Discr. 2 timbr. PROF. HAUT 11, Rue Gastald, R 127 MONACO-Prince.

Le SUCCÈS n'attend pas !... allez au-devant !

Suivez dès demain les cours par correspondance du C. E. P. S. Préparation à tous examens et concours. — Demandez aussitôt même une documentation complète et détaillée sur la branche qui vous intéresse.

Elle vous sera adressée sans délai, gratuitement, et sans aucun engagement de votre part.

- Broch. 4.010 : Français.
- Broch. 4.011 : Mathématiques.
- Broch. 4.012 : Dessin industriel.
- Broch. 4.013 : Comptabilité.
- Broch. 4.014 : Sténographie-Dactylographie.
- Broch. 4.015 : Secrétariat.
- Broch. 4.026 : Cours de révision aux B. E., B. E. P. C., et Baccalauréat 1^{er} et 2^{es} parties (toutes séries).

(Bon indiquer le numéro de la brochure.)

Centre d'Études Professionnelles Supérieures — 4, cité Magenta, PARIS-10^e

Au Cœur de la CASBAH



Production FILMS PARAL,
présentée par la Société des Films SIRIUS.
Scénario, dialogue et mise en scène de Pierre CARDINAL.
Film raconté par J. FAGEL.

DISTRIBUTION :

Maria Pilar.....	VIVIANE ROMANCE.
Sylvie.....	SYLVIE PELAYO.
Yamina.....	SIMONE MOUSSIA.
Michel.....	CLAUDE LAYDU.
Le père.....	ROGER GAILLARD.
Gros Polo.....	PHILIPPE RICHARD.
Jo.....	PETER VAN EYCK.

CHAPITRE PREMIER

LE bateau venant de France accostait, et les passagers, émerveillés, se massaient sur le pont pour contempler le spectacle d'Alger la Blanche, étincelante sous le soleil, étagée en corbeille et mirant ses arcades et le haut minaret de sa Grande Mosquée dans les eaux sales du port.

Plus intensément que tous les autres, un jeune homme très mince, un peu pâlot, s'absorbait dans le plaisir de ce spectacle. Il souriait au soleil, à la terre africaine qui allait l'accueillir. Il était seul, pensif et comme séparé du reste du monde par d'invisibles barrières.

Sur l'un des quais du port grouillant de vie, une belle automobile stationnait. Au fond, une femme était assise, seule elle aussi, immobile comme une statue de la beauté, comme elle indifférente à tout. Elle était très brune, et ses vastes yeux noirs, sa peau mate, son nez court aux larges narines, sa bouche écarlate et charnue lui composaient un masque paradoxalement sensuel et pur à la fois. La sévérité de sa robe noire était atténuée par un décolleté qui laissait jaillir librement le cou robuste et le haut d'un buste jeune, aussi voluptueux que la ligne sculpturale des bras nus. Une mantille noire couvrait la

chevelure et ajoutait une note ambiguë d'austérité et de coquetterie à cette curieuse figure.

A la porte de la voiture se tenait appuyé un homme sans âge, dont la face glabre et méchante, le mégot collé au coin des lèvres et l'élégance très spéciale trahissaient le mauvais garçon. Il bougonnait, fielleux :

— Si le morveux s'attend à une réception avec cuivres et trompettes, c'est réussi! Tu vois sa bobine quand i' va nous rappliquer : « Et mon père ? » « Ton père ? Ben, il est en taule... » I' va tout de suite comprendre çu'c'est qu'la vie! Car jusqu'à présent... Huit ans de lit en sana, ça doit compter, dans une existence; ça a dû le rendre feignant... L'essentiel, c'est qu'i' ne nous refille pas ses microbes.

La femme demeurait comme pétrifiée, impénétrable. L'homme reprit :

— J'ai vite compris que tu le blairais pas, le gosse. Et j'aime pas qu'on t'déplaise. A la Casbah, t'es la reine, et je ferai n'importe quoi pour toi. J'comprends l'patron qui veut toujours savoir où tu vas, et moi, ça m'déplaît pas d'te suivre... Mais, ce gosse, i' me dégoûte! Quand je pense que l'patron veut qu'en son absence on lui refille la même part qu'à nous sur toutes les opérations! Un même qu'on connaît pas! Y a que le Gros Polo qui fasse du sentiment, sous prétexte qu'il l'a élevé... Tu vas voir : j'parie qu'i' va chialer en l'revoyant!

Gros Polo était un homme solide, grisonnant, qui courut au-devant du jeune homme lorsqu'il le vit descendre du bateau.

— Michel! Mon petit Michell!

Il lui prit des mains sa valise, la posa à terre pour pouvoir serrer le voyageur sur sa large poitrine, si fort que le jeune homme ne put réprimer une légère grimace de souffrance. Gros Polo exultait :

— T'es un beau gars! Ton père tout craché... Dire que t'avais même pas treize ans quand tu nous as quittés! Mais c'est fini, à présent! T'es guéri?

— Les spécialistes du sanatorium l'affirment, mais j'ai encore besoin de repos. J'ai subi de graves opérations, et mon dos est encore sensible.

— Brute que j'suis! J'parie que j't'ai fait mal?

Abonnements : France : un an..... 950 fr. — Six mois..... 500 fr.
Etranger : un an..... 1 250 fr. — Six mois..... 625 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON
du COURRIER
"Côté cœur, Côté jardin"

— Michel ! Mon petit Michel !

Michel était à la fois ému et gêné de cet accueil de véhémence tendresse. Des yeux, il cherchait quelqu'un. Gros Polo l'entraîna loin de la foule pour le mettre au courant.

Ce n'est pas si facile d'expliquer à un fils, ignorant tout de la vie de son père, que ce père, par haine de la société, s'est réfugié dans une sorte d'anarchisme agressif qui a fait de lui le chef des mauvais garçons de la Casbah... Et que ce chef, invulnérable tant qu'il demeure caché dans son domaine, dans sa joie de revoir bientôt son fils unique, commisit l'imprudence de s'aventurer en ville et de s'y faire cueillir par les policiers comme un vulgaire « bleu » !

Michel écoutait, impassible, un peu plus pâle peut-être. Il venait de quitter le royaume du silence, du repos méditatif, de l'hygiène rigoureuse, et il demeurerait atterré, croyant rêver, au seuil de son nouveau séjour, si différent de l'autre... Là-bas, dans la solitude neigeuse du sanatorium, il était un malade parmi tant d'autres. Il arrivait sous ce soleil, dans ce port débordant de vie active et crasseuse, pour apprendre ce qu'était exactement cet vie dont les lettres le reconfortaient, pour occuper une place prévue par « le chef » dans une bande organisée.

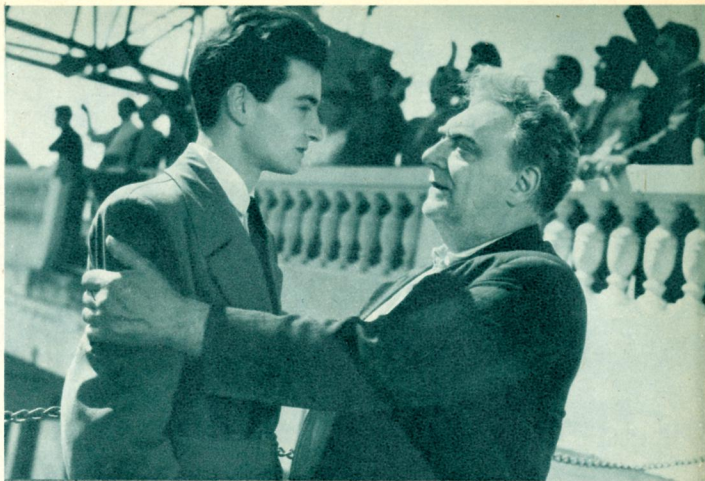
— Mais tu sais, disait Gros Polo en exagérant l'optimisme, il nous reviendra vite. Il a exigé que nous soyons tous là pour te recevoir à sa place... Tu vas faire connaissance avec sa nouvelle femme, l'Espagnole, Maria Pilar. Elle est très belle, tu verras. Ton père en est fou... Elle et toi, vous êtes ses deux passions. Une curieuse femme. Elle ne voit personne et ne va qu'à l'église. On l'aime pas, à la Casbah. Tu vas voir Jo, aussi. Une limace, celui-là. Mais, toi, n'oublie pas qu't'es le fils du patron, du roi de la Casbah...

Michel se laissait entraîner vers la voiture qui l'attendait. Jo esquissa un salut forcé. Maria ne parut même pas voir le jeune homme, que Gros Polo faisait monter près d'elle. Elle se serra dans son coin; Michel en fit de même. A peine tourna-t-elle vers lui son visage immobile. Le voyageur aurait voulu pouvoir sourire, mais n'y parvenait guère.

Il se sentait perdu dans un monde inconnu, rebutant. Il essayait d'éclaircir ses souvenirs d'enfance et d'adolescence à la lueur de ce qu'il venait d'apprendre. Tout ce qu'il savait, c'était que sa venue au monde avait causé la mort de sa mère. Ensuite, il avait grandi chez des grands-parents, vite disparus à leur tour. Puis il avait été placé comme interne dans un collège, où il recevait les visites alternées de son père et de Gros Polo... Depuis, plus rien, que des lettres de son père, pleines de bonhomie, de chaude tendresse... Quand il avait passé son bachot, il avait reçu de beaux cadeaux. Quand il avait été reconnu malade, son père l'avait fait envoyer à la montagne, dans un établissement très confortable. Rien, jamais, ne lui avait fait soupçonner quoi que ce fût du genre de ce qu'il découvrait aujourd'hui.

Il se taisait, atterré. La voiture s'arrêta au pied de la Casbah, le pittoresque quartier indigène aux ruelles montantes, si étroites que les balcons s'y rejoignent presque, des deux côtés des escaliers tortueux aux larges marches usées par les pas des hommes et des bourricots.

A la suite de ses guides, il monta ces escaliers, crut défaillir de nausée tant les rues paraient, de toutes leurs poubelles étalées, de toutes leurs rigoles fétides. Des gosses nus et sales jouaient, vautrés sur le sol. Des portes



monumentales, des fenêtres grillagées se fermaient sur le mystère des vies retirées en cet endroit étrange. Aux étalages des étroites et sombres boutiques, des mouches collaient aux têtes de moutons. Les chiens, les poules se poursuivaient bruyamment. Les cafés pleins d'ombre avaient des airs louches et abritaient des filles trop maquillées, au verbe haut, au rire canaille, vêtements d'origine. Sur le seuil d'une porte, un jeune Arabe jouait de la flûte pour accompagner son rêve.

Là-haut, tout au sommet de la Casbah, c'était Bidon V et sa misère sans pittoresque : ses cahutes de tôle surchauffées, ses haies de cactus sur lesquelles séchaient des loques.

Au détour d'une rue, le soleil apparaissait, insolent, rendait aveuglants les toits en terrasses, d'un blanc cru, et séchait le linge de tout le quartier, pendu d'une maison à l'autre.

Essouffé par cette grimée, Michel poussa un soupir de soulagement lorsque Maria et Gros Polo s'arrêtèrent devant une porte de bois massif, arrondie et basse.

Maria ouvrit et pénétra la première dans un couloir frais, quasi monacal, qui conduisait à un escalier. Elle monta jusqu'au premier étage, puis s'engagea, suivie de Michel, dans un petit escalier très raide qui s'enfonçait dans l'épaisseur du mur. Elle ouvrit une porte et s'effaça pour laisser passer le voyageur.

— Voici ta chambre...

La voix était sans chaleur, sans timbre. Michel s'avança; la nette simplicité des chambres de « sana » l'avait habitué à vivre dans un cadre dépouillé. Pourtant, il trouva à son nouveau logis un air de cellule.

Déjà, la servante Yamina s'empressait auprès du fils du chef. Mais la voix de Maria Pilar la rappela bientôt, avec une sorte d'impatience.

CHAPITRE II

Le retour de Michel n'avait pas inspiré seulement, à Maria Pilar, l'espèce de dépit jaloux d'une jeune femme pour tout ce qui touche au passé sentimental de l'homme qu'elle aime. Une plaie plus vive saignait au cœur de la jeune femme.

De tout son être plein de sève et d'ardeur, Maria souhaitait un enfant. Et ce bonheur lui était refusé, en dépit de toutes les herbes magiques de Yamina, en dépit des prières et des neuvaines. Maria Pilar souffrait de cette frustration comme d'une honte et d'une secrète malédiction. Chaque jour, elle priait la Vierge, dont elle avait apporté de son pays l'image pompeuse. Aujourd'hui, affalée au pied de la statuette, elle exhalait son désespoir avec plus de véhémence que jamais :



Elle se serra dans son coin. Michel fit de même.

belle que toutes ces femmes dépenaillées ? Suis-je maudite ?

— Ton mari t'aime, maîtresse... Espère...

— Oui, je sais... Moi aussi, je l'aime : Dieu l'a voulu. Mais, lui, il a un fils qui lui ressemble. Je lui en veux d'avoir ce fils, que je hais !

— Il ne t'a rien fait, ce garçon ! Tais-toi, Maria... Tu vas jeter le malheur sur lui...

— Je le hais ! répéta Maria en retombant sur les coussins de son divan, farouche et belle comme une déesse maléfique, dans ce décor clinquant de mosaïques, de meubles incrustés de nacre et de tentures multicolores.

Gros Polo, qui avait voué une tendresse quasi maternelle à son « petit Michel », essayait de le distraire de son mieux en l'emmenant au café voisin, le type même du café de la Casbah, avec sa clientèle mêlée d'Arabes, de touristes pour lesquels une fille vêtue de voiles transparents ornés de sequins danse machinalement la traditionnelle danse du ventre.

Ni l'alcool, ni le spectacle n'étaient du goût de Michel, qui regrettait le silence et la solitude de sa retraite montagnarde. Gros Polo souriait, béat, à cette promise-cuite qui lui était familière et qui l'amusait. Il crut bien faire en appelant à leur table la danseuse qui serait sûrement très flattée d'être invitée « avec le fils du patron ». Il lui glissa un billet dans la ceinture basse qui souli-



Ils traversèrent les ruelles de la Casbah.

— Tu savais bien que je souffrirais et que je le hairais ! Tu l'as laissé venir quand même... Pourtant, je t'ai suppliée, Vierge, Vierge de mon âme ! Pourquoi m'envoyer ce fils d'une autre et toujours me refuser l'enfant que je te demande ? J'étouffe... J'ai besoin d'un enfant ! Ne m'abandonne pas, douce Vierge !

Quand elle fut lasse d'implorer et de sangloter, Maria Pilar appela Yamina pour obtenir d'elle quelque amulette, quelque sortilège propice à la conception. Supplications et injures pleuvaient sur l'Arabe.

— Patiente, maîtresse ! répétait Yamina. Quand ton mari reviendra...

— Voilà des mois que tu me répètes : « Patiente ! » J'ai bu tes drogues et tes tisanes... Aucun espoir ne m'est venu. Et je vois grouiller des enfants sans cesse plus nombreux dans les rues de la Casbah. Ne suis-je pas plus

gnait la ligne du ventre nu, puis il désigna Michel à la fille, avec un sourire complice.

Malika, docile, vint s'asseoir auprès de Michel et voulut l'embrasser. Mais, d'un geste doux et ferme, le jeune homme écarta le bras de la danseuse. Il regarda fixement la fille ; ses yeux refusaient, sans dureté ni bravade, le plaisir offert. L'Arabe en demeura stupéfaite, vaguement vexée. Déjà, Michel se levait, allait vers Gros Polo.

— Viens ! dit-il simplement.

L'attitude du fils du chef avait pétrifié le cafetier et ses clients. Malika éclata de rire à l'idée qu'elle avait été payée quand même et fit profiter de l'aubaine le serveur effaré.

Gros Polo cherchait, sans trouver, ce qui avait pu déplaire à son petit Michel. Si Malika ne lui semblait pas assez belle, il n'avait qu'à choisir parmi toutes les « poules »



Maria Pilar, la nouvelle femme du chef, était très belle.

arrêté à Carigua, un petit village espagnol en pleine montagne, où je vivais avec ma mère, mes frères et mes sœur. Il y est resté quelque temps... Il était beau et fort. J'avais envie de le suivre pour échapper à ma misère... On s'est mariés, puis il a voulu venir à Alger. Il s'y est vite fait sa place, mais il s'y est aigri... Il y étouffé. Et, quand il a su que tu allais mieux, il n'a eu qu'une pensée : te revoir.

Michel écoutait. Maria le

de la Casbah, sur lesquelles régnait Jo, au nom du chef. Après tout, si le petit n'aimait pas ce genre de créatures, il aurait vite fait d'apprendre que toutes les femmes se valent et que, souvent, les filles sont plus sincères que d'autres... Peut-être était-il encore trop malade pour avoir envie de s'amuser ?

— Laisse-moi, je t'en prie ! supplia Michel, excédé de ce bavardage et des bonnes intentions déplorables qu'il dénotait.

Il était bien difficile d'expliquer à un Gros Polo qu'un être, gardé pur par la solitude et la maladie, s'était fait de l'amour une haute idée, qui n'avait rien de commun avec ce qu'on lui en offrait...

Michel s'ennuyait. Il détestait cette chaleur étouffante, ces échos de criailleries populaires mêlées à un chant de flûte, cette maison mystérieuse, ce milieu abject. Il tuait le temps de son mieux, en lisant, étendu sur son divan.

Depuis l'arrivée de l'intrus, Maria avait renoncé à toute activité.

Elle aussi demeurait prostrée dans sa chambre, en compagnie de la vieille Yamina. La présence de Michel l'obsédait comme un vivant défi. Elle le faisait épier par sa servante.

Un jour, comme il venait de sortir, Maria se leva et, très doucement, s'avança jusque dans la chambre du jeune homme. On voyait encore, sur le divan, la forme de son corps ; un livre gisait, abandonné. Maria contemplait ce décor sans grâce avec une étrange fixité. Pas un muscle de son beau visage ne bougeait. Comme un automate, elle vint s'asseoir sur le divan, ferma les yeux, se nicha dans le creux encore tiède laissé par le corps mince. Un frisson la parcourut. Elle ouvrit ses paupières, hagarde, comme épouvantée, et, cachant son visage entre ses mains crispées, elle eut un long gémissement.

Le lendemain, elle vint surprendre Michel en train de lire. Il parut surpris de cette visite inattendue. Tout l'effrayait dans sa nouvelle existence. Et il sentait que cette femme le détestait. Elle fixait sur lui son regard immobile, sombre. Elle demanda, d'une voix assourdie :

— Sais-tu que tu ressembles étrangement à ton père ? C'en est impressionnant... Ça te ferait plaisir qu'on te prenne pour ton père ?

— Je ne sais pas... Il y a trop longtemps que je l'ai quitté ; j'ai l'impression de ne plus le connaître..., dit Michel, gêné.

— Veux-tu que je te parle de lui ? reprit le voix, qui lui parut adoucie.

— Oui..., consentit le jeune homme, presque anxieux.

— Quand je l'ai rencontré, il venait de te conduire au sanatorium. Il fuyait la France avec Polo. Il s'est

contemplant et pensait maintenant tout haut :

— Quand je t'ai vu, j'ai compris son impatience : tu lui ressembles tellement ! Mais tu n'as pas sa force... Tu es secret comme un chat prêt à bondir...

— Dis-moi ce qu'il pense, ce qu'il dit ! coupa Michel, agacé.

— Je n'aime pas ses paroles... Sans cesse, il blasphème.

— C'est ça qui m'intéresse ! approuva Michel avec une dureté douloureuse qui surprit Maria.

— Il dit que, s'il n'était pas le chef de cette bande, un autre le serait à sa place ; sa vie l'oblige à fuir le monde qu'il déteste pour son hypocrisie... Oh ! regarde-moi encore ! Tu as son sourire cruel...

— Ne me dévisage pas comme tu le fais ! ordonna Michel, gêné par l'insistance passionnée de ce regard collé à sa face.

Maria parut cinglée par ces paroles. Elle se dressa, humiliée, courroucée :

— Qu'est-ce que tu prend ? Tu ne sais plus ce que tu dis !

Mais il bravait son regard. Elle éclata d'un rire moqueur et s'en alla en faisant claquer la porte derrière elle.

Délivré de cette présence trouble, Michel parut stupéfait et baissa la tête...

Maria n'était pas seule à surveiller Michel. La haine vigilante de Jo s'attachait aux pas du fils du chef. Le bandit, vexé par le dédain que témoignait Michel à l'égard de son troupeau, avait découvert que le jeune homme s'en allait sur la plage, où il retrouvait une jolie fille blonde, sportive et nette, du genre étudiante.

En effet, Michel, qui ne pouvait se mêler aux jeunes gens de son âge, prenait plaisir au spectacle de leurs joyeux ébats en compagnie de jeunes filles. L'une d'elles, Sylvie, svelte et blonde comme une Nordique, avait remarqué ce jeune homme d'aspect fragile et avait d'abord échangé avec lui quelques paroles banales.

Puis leurs entretiens étaient devenus plus amicaux. Près de Sylvie, Michel oubliait l'atmosphère étouffante de ce milieu abhorré. Il riait, heureux d'entendre une jeune fille lui tenir des propos innocents et gais. Sylvie le préféra bientôt à tous ses autres camarades. Il la regardait se baigner, nager avec l'aisance d'une naïade. Elle venait se sécher près de lui, toute ruisselante et les cheveux collés par l'eau salée :

— Dites-moi pourquoi vous êtes toujours si triste... demandait-elle.

— Je ne sais pas... Loin de vous, j'ai l'impression de ne plus pouvoir respirer...

— Mes parents sont de petits bourgeois, et chez eux je m'ennuie... Mais cela ne m'empêche pas de rire, vous voyez...



Maria demeurait prostrée dans sa chambre.

— Quelle chance vous avez, de rire comme on respire ! Moi, je rêve... et, quand je rouvre les yeux, j'aimerais mieux, parfois, être aveugle...

— Aveugle ! Quand le ciel est si bleu, la mer si étincelante, la lumière si dorée ! Comment pouvez-vous souhaiter quelque chose d'aussi horrible !

Michel souriait tristement. Sylvie disait vrai. Tout était beau pour elle qui vivait dans la gaieté de son âge, au milieu de jeunes filles insouciantes et de garçons taquins. Sur cette plage, il y avait de jolies femmes, des

Une femme... que vous aimez ?

— Non ! sursauta Michel. Je la hais ! Elle me fait peur...

— Comme vous êtes étrange ! Vous en êtes fou...

La jeune fille s'était un peu écartée ; son visage aux yeux clairs exprimait une souffrance subite, inattendue.

— Sylvie ! N'allez pas croire ça ! dit vivement Michel. Je n'aime que vous... Vous êtes mon premier amour.

*— Ne suis-je pas plus belle que toutes ces femmes dépe-
nailées ?*

hommes heureux de vivre. Tous ces gens, Michel leur enviait leur apparente quiétude. Quand Sylvie revint, après avoir joué au ballon avec sa bande joyeuse, elle s'étendit près de Michel et appuya sa tête contre l'épaule du jeune homme. Une étrange douceur pénétra tout l'être de Michel, le lava de ses pensées moroses. Il murmura :

— Vous avoir là, près de moi, Sylvie... c'est comme si je réalisais d'un seul coup des milliers de rêves... Il me semble que je respire enfin à l'aise, loin de ce visage effrayant et beau qui semble me poser des questions que je ne veux pas comprendre...

— Mais... vous parlez d'une femme, Michel ! s'étonna Sylvie, inquiète.

(Suite page 10.)

CARY GRANT

MARCEL MARTEL

ARDIE BLAIRIE

TINO ROSSI

JERRA NORMAN

Côté Céline

(Suite de la page 2.)

pour vos franches réponses et voudrais avoir un portrait de vous (imaginez : moitié la Jocande et moitié Frankenstein, et vous aurez non portait). Êtes-vous blond, brun, roux ou blanc ? (Tout ça dépend du Ripolin que je mets chaque matin sur ma brosse). Je serre la patte de De Taille et d'estoc, et mes amitiés à Violette de Parme, qui aime, comme moi, Robert Lamoureux.»

Réponse. — Vous êtes, je crois, la quatrième ou cinquième panthère à nous écrire. Il faudrait un peu changer de pseudo si vous ne voulez pas que je monte une ménagerie. Au fait, ça me plairait assez de vous apprendre à sauter sur les tabourets de cirque, mais gare au fouet ! Et tâchez de parler un peu plus de cinéma dans la prochaine lettre. Vous êtes très gentille et serez toujours la bienvenue au courrier. Vous pensez, il y a longtemps que nous attendions une jeune fille qui ait les lèvres rouges ! Bonnes amitiés en attendant.

CLAUDE, PANTHÈRE BLONDE. (Encore une panthère dans la cage, décidément c'est une manie !) — « Ce sont mes camarades qui m'ont donné ce surnom, à cause de ma chevelure très blonde et ondulée. J'ai les yeux très bleus, 1^m,67 et 54 kilos, c'est-à-dire que je suis très grosse. J'ai dix-sept ans. J'ai déjà beaucoup voyagé : en Angleterre, en Algérie, etc. (le « etc. » doit vouloir dire « à Quimper-Coréintin »). Je suis née à Dax, j'ai un accent basquais, parle l'anglais, l'espagnol, joue de la guitare et du piano (heureusement que je n'habite pas l'étage en dessous) ! Tous les jeudis, je fais de l'écriture, tous les jours, je fais du cheval (sur les genoux à grand-papa), j'écris, je fais de la matation et je vais souvent faire du patin à glace » (sic, ça doit être encore plus froid qu'avec un « c »). Je me suis déjà cassé deux fois les chevilles. L'hiver, je vais en montagne faire du « ski » (sic, ah ! le ski, c'est égoïste). Et une « confiance » : j'aime un garçon, et lui m'aime aussi, à condition que je ne fasse plus d'écriture, mais je ne peux pas m'en empêcher. Que me conseillez-vous ?

Réponse. — Je vous conseille surtout de faire un peu d'écriture avec votre orthographe, qui en a fort besoin, et, si votre flirt ne veut plus que vous « fleuriette », alors lirez sans fleurir, tout simplement ! Sur ce, je vous félicite pour vos nombreux dons. Mais attention à vos chevilles ! Vous voyez, vous les avez déjà cassées deux fois, petites mignardises, elles doivent être enflées ! Il est vrai que, lorsqu'on est une panthère aux cheveux ondulés, qu'on patine à cheval sur la glace avec des squis sur l'épaule, et qu'on chante en anglo-espagnol en jouant d'une main du piano et de l'autre de la guitare, il faut s'attendre à tout ! Je ne vous parlerai pas d'Errol Flynn, j'ai si souvent donné sa biographie ! Voyez vos derniers numéros. Et ne m'en veuillez pas de vous avoir quelque peu « blagué », cela entretient l'amitié. Écrivez-moi encore, panthère sportive, vous serez toujours la bienvenue. Mais soignez votre orthographe : écrire comme cela à dix-sept ans, vous n'avez pas honte ?

TO BE OR NOT TO BE... (qui s'appelle aussi Gilles et Anne en supplément) commence par m'admonester vigoureusement à cause d'une certaine lettre directe que je ne lui ai pas encore écrite. Et elle poursuit : « Vous allez peut-être pouvoir m'éclairer sur un fait. Quand moi ou vous disons « ce tel film », on se précipite sur nous en nous demandant « avec qui ? », mais jamais « de qui ? », réalisé par, mis en scène par, scénariste, opéra-

teur, etc. Après tout, si on ne prenait que des inconnus pour tourner des films, on s'intéresserait davantage à la réalisation ! Quelles sont vos réalisateurs, scénaristes, opérateurs, etc. préférés ? Quant à moi, réalisateurs : Laurence Olivier, V. Fleming, Alligret, Sica et Carré ; ingénieur du technicolor : Nathalie Kalmus ; compositeurs : Thiriet et W. Walton. Réponse au referendum 301 : origine de mon pseudo : Gillet et Anne, en souvenir des Visiteurs du soir, et To be or not to be, parce que jamais un vers ne m'a émue comme celui-là. Quant aux rôles que j'aimerais jouer : Anne des Visiteurs du soir, ensuite Ruy-Blas, don Rodrigue, du Cid, Hamlet ou Othello. Ce sont les hommes qui m'attirent, comme vous voyez. Pourquoi Beethoven et Lamartine n'écrivent-ils plus ? Elle était sympathique. Je ne crois pas à cette histoire de mariage de Liana ! Et voilà. »



To be or not to be...

Réponse. — Enfin, voilà notre chère To be or not to be qui a renoncé à « ne pas être », puisque pour nous elle « est » désormais, tout au moins un effigie ! Cette photo correspond très exactement à votre écriture, chère amie, et à l'idée que je me faisais de vous. Que de contrastes, et même de complexes, dans ce visage ! Je vous vois fine, racée, très poussée vers les « choses » de l'esprit, avec un certain dilettantisme et beaucoup de raffinement intellectuel. Et pourtant il y a aussi en vous d'autres appétits, un matérialisme impérieux qui occasionne en vous une sorte de fausse honte et contre lequel vous lutez en vain, et spasmodiquement, car tout cela est par. C'est ça provoque pas mal de conflits intérieurs et vous rend tout à tour presque cynique et tendue ou nullement indulgente, car vous savez prendre une sorte de plaisir cérébral dans la victoire comme l'abdication. Vous n'en demeurez pas moins très attachée aux principes, malgré certaines tendances d'émancipation et de révolte. Je vous vois aussi très ironique, parfois coléreuse, essentiellement diatribe et « lunaire », quand vous poursuivez une chimère qui vous fait oublier tout le reste. Très bon cœur, bien que vous essayez de vous en cacher, et extrêmement loyale. Timide, avec une volonté désaxée, parfois exagérément en force, d'autres fois inexistante. Et voilà, me reste peu de place pour vous dire que votre choix de réalisateurs est excellent, mais que vous avez oublié Bunuel, Alfred Hitchcock, Lacombe, Grébillon, Becker, Renard, René Clair et quelques autres. Affectueux pensées.

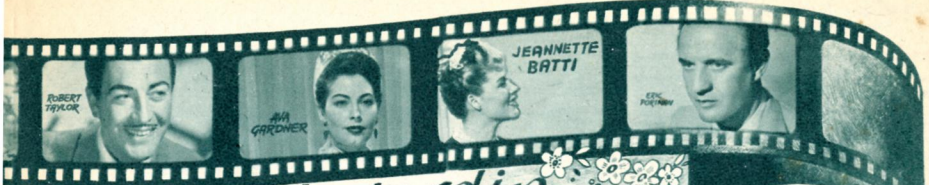
SOSIE DE MARTINE CAROL. — Abonnée au Film Complet depuis longtemps, c'est toujours le courrier que je lis avec le plus d'intérêt. Je me présente : grande, mince, cheveux châtain clair, yeux bleu vert. On me dit très jolie, et comme l'inédit mon pseudo je ressemble étrangement à Martine Carol. J'ai toujours eu envie de faire du cinéma, mais mes parents ne me l'ont jamais permis. J'adore la danse, mais lorsque j'arrive au bal tous les jeunes gens se précipitent à mes pieds (ça ne doit pas être comme pendant danser) et la soirée se termine toujours par une bagarre, d'autant plus que je suis la meilleure valseuse à vingt lieues à la ronde (parce que les autres sont

mortes dans la bagarre). Liana et compagnie, voulez-vous m'accepter dans votre clan ? J'ai eu moi aussi beaucoup de flirts, et j'adore faire marcher les garçons. Mes artistes préférés sont Martine Carol (tiens ?), Jean Marais et H. Vidal. (Suivre des questions cinéma). Je m'arrête et vous demande de me répondre longuement. Je me permets de vous embrasser, et vous pouvez être fier de recevoir un baiser d'une beauté pareille...»

Réponse. — Dites plutôt que je ne me laverai plus la figure pendant six mois pour ne pas effacer la marque de ce baiser. Ah ! mademoiselle, quel honneur vous me faites en vous abaisant jusqu'à moi ! Si seulement vous pouviez me faire marcher, valser, bagarrer, et tout et tout ! Ceci dit, je vous (évidemment) beaucoup d'excuses dans votre écriture, et une certaine nonchalance qui pourrait bien s'appeler de la paresse. Très coquette (le contraire m'eût étonné), vous avez énormément de volonté, mais pas d'esprit de suite. D'une franchise « intermittente », vous êtes pour les femmes une assez bonne amie. Vous ne manquez ni d'intelligence, ni de malice, mais vous êtes extraordinairement compliquée, et pas sentimentale pour un « Cid ». Ceci dit, envoyez-moi vite votre photo, pour que nous puissions admirer cette merveilleuse ressemblance. N'êtes-vous pas lyonnaise ? J'ai souvent entendu dire que les « soieses sont de Lyon ». Vous ne savez même pas que Martine Carol était mariée ? Elle a épousé un Américain, Steve Crane, qui comme son nom l'indique est un cérébral, et pourrait devenir amoureux d'une chanteuse de la première salade de Piaf ! Mais laissons là les faciles calembours pour revenir à nos moutons. Nous ne publierons pas le film cité. Quant au troisième mariage de Rita Hayworth, première nouvelle ! Attendez au moins que son divorce d'avec Al soit prononcé ! Là-dessus, chère beauté carolingienne, j'attends de vos bonnes nouvelles, une photo, et je me mets à vos pieds pour m'offrir un nouveau baiser que vous me jetterez au passage d'un air méprisant, en frisant de la paupière. Merci d'avance !

LA BELLE GITANE. — « Croirait-on que cette forme allongée dont n'apparaissent à travers les pansements que deux yeux brillants de fièvre soit La Belle Gitane, celle que l'on se plaisait à nommer « l'étrange beauté » ? Mon histoire va vous paraître inventée, et pourtant croyez-moi, elle n'est que trop vraie. Nous nous proménions, maman, papa, mon frère Pedro et moi, lorsqu'un camion vint droit sur nous. Choc terrible, auto dans le précipice, puis plus rien. Quinze jours après arrivé à l'hôpital : mes parents morts, ainsi que mon frère. Moi-même j'ai été transportée chez ma tante pour y passer mes derniers jours. Je n'ai pas peur de la mort, c'est beau de partir à dix-sept ans, mais j'ai demandé du papier, une plume, et de mon bras valide j'ai tenu à vous écrire, à vous tous qui lisez le Film Complet et qui pensez peut-être que cette histoire est inventée. Et pourtant... Peut-être demain ne serai-je plus, aussi dis-je à mes amis du Film Complet : adieu ! et de je leur baise à tous le front. Adieu frère Cameraman. Et je signe : Adieu Gitane. »

Réponse. — Cette lettre m'a tout d'abord laissé perplexe. Et j'avoue que je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'une crise de mythomanie de la part d'une jeune fille un peu trop romanesque. D'autant plus qu'il me semblait bien improbable qu'une grande malade, gravement accidentée, pût m'écrire à l'encre, aussi lisiblement et avec tant de lucidité. Il m'en a été dit ensuite que si plaisanterie il y avait, elle serait d'un goût trop douteux, trop morbide, et d'un fait à croire que c'est la vérité ? Dans ce cas, Belle Gitane (à qui j'ai répondu deux fois dans le courrier), je vous conjure de vous écrire pour nous faire savoir que vous allez mieux, que vous êtes guérie, et que vous n'êtes plus alors nous pleurerons une de nos fidèles correspondantes, ce que je me refuse encore à croire. Affectueux pensées de tous.



Côté Jumi

YANE ARPÈTE m'envoie un joli poème, et me dit : « Yane est le diminutif de mon prénom Étienne, et je suis apprenant modeste, donc arpète. J'ai dix-sept ans, cheveux noirs, yeux bleus et dents blanches (ça prouve au moins que vous les brossez), j'aimerais être la partenaire de Gérard Philippe dans *Le Cid* et de Jean Marais dans *Britannicus* (Chimène-Junie, rien que ça ?). Amoureuse du Cameraman, vous devez être très franche, laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas mal du tout (ce sont des choses qu'on vous « laissera dire » très facilement). Un étudiant tout simple, revenez-vous vite. Diabolote ingénue, nous attendons une photo. Savez au yeux verts, vous avez une très jolie tête » (voilà de quoi la lui faire perdre) !



Yane Arpète.

Réponse. — Petite Arpète, vous ne manquez pas de talent et votre poème est charmant, mais il ne concerne ni le cinéma, ni le courrier, je ne puis donc le passer. Je vous vois très nerveuse et sensible, avec une gaîté un peu fautive et un fonds de profonde mélancolie. Romanesque et rêveuse, vous manquez de volonté. Vous êtes bonne, généreuse, timide, pas très imaginative, mais extrêmement sentimentale. Un peu capricieuse et changeante, vous me embalez trop et vous êtes souvent déçue. Rossano Brazzi est né à Bologne en 1915. Il est marié. Ses derniers films sont : *L'oiseau noir*, *La grande œuvre*, *Le diable blanc*, *Furia*, *Le passeur*, *Les quatre filles du docteur March*, *Le rouge et le noir*, *Vulcano*, *Toselli*. Bonnes amitiés, petite amie, et ne ramassez pas trop d'épingles sous la table de coupe, ça fait mal aux reins.

RÉPONSES BRÈVES. — COCKTAIL DE RACES : Ravi de vous accueillir au courrier, petite Edwige - Stella - Dolores - Béatrice (ouf !) et d'apprendre que vous êtes à la fois française, hongroise et espagnole, et que vous habitez Cavallon, le pays des melons. Nous ne publierons pas les films que vous citez. Je regrette de n'avoir pas de place pour publier vos ironiques messages à *Venus Catalane*, *Mamzelle coupée d'amour* et *A bas les Femmes*. A bientôt une réponse plus longue et bonnes amitiés. — **BRUNE DANYÈLE et BLONDE CHANTAL :** Merci de vos deux lettres, petites amies canadiennes, je constate avec plaisir que le courrier a de plus en plus de succès dans votre pays. Et je suis très fier de compter parmi nous deux étudiantes en « pédagogie ». *Brune Danyèle* a dix-huit ans et adore la vie, tandis que *Blonde Chantal* affirme qu'à dix-sept ans « la vie la laisse indifférente ». Pour des amies intimes, quel contraste entre vous deux ! Les principaux interprètes de *L'Étrange Madame X* sont : Michèle Morgan, Henri Vidal et Maurice Escande. Clara Bow, qui fut l'une des premières vamps de l'écran américain, était une belle rousse aux yeux noirs, très potelée. Elle ne tourne plus depuis quinze ans au moins et vit dans un vaste ranch avec son mari. Jane Harlow, fut, elle aussi, une vamp célèbre, qui lança la mode des cheveux « pâtinés ». Elle tourna une quantité de films et était l'épouse d'un producteur quand une cruelle maladie l'emleva en quelques jours. Elle avait, je crois, vingt-sept ans. Je vous envoie mon affectueux souvenir, petites amies du Canada, et vous dis à bientôt. **SMITH LE TACTURNE :** Ne vous inquiétez

pas, ami, je crois vous avoir répondu longuement déjà (éditorial du *Film Complet* 299). N'ajoutez pas publié votre photo ? Je ne sais pas grand chose sur Aimé Barelli, car c'est avant tout un chef d'orchestre qui ne fait que très rarement du cinéma (Les *Jeux Pélerin*). Il est le mari de la chanteuse Lucienne Dayle. Vos idées sur le scénario original et l'adaptation romancée sont intéressantes. Je les mets de côté pour un prochain éditorial. Vous les collectionnez ! Amitiés sincères. — **MARCO POLO :** Vos lettres sont toujours des plus intéressantes, « mademoiselle » Marco Polo (car vous êtes une femme, n'est-ce pas ?). J'ai déjà dit ici tout en réservant une place pour les purs « cinéphiles », dont vous semblez faire partie, nous tenons à maintenir le côté sentimental de la rubrique et la correspondance entre lecteurs, qui, de l'avis de la majorité, sont pour beaucoup dans le succès du courrier. D'accord avec vous : *Manège*, *Monsieur Vincent* et *Johnny Belinda* sont des films remarquables. Je vous envoie mon souvenir le plus affectueux. — **DUCHESS DE LA BOURSE PLATE :** En effet, ma chère amie, il y a bien longtemps qu'on ne vous avait vue au courrier ! La photo de votre frère a eu beaucoup de succès, à quand la vôtre ? Savez-vous que nos *Trois Mousquetaires*, dont vous étiez « presque amoureuse », sont du même sexe que vous ? Jean Chevrier joue toujours à la Comédie-Française. Je l'ai justement applaudi hier dans *Britannicus*, aux côtés de Jean Marais. Ses deux derniers films sont *Messaline* et *La maison dans la dune*. Ainsi, vous connaissez bien notre courriériste Aloïz Jerry ! Mais, au fait, c'est peut-être votre frère ? Nos meilleures amitiés, petite Duchesse. Vous me dites que vous vous débâtez avec vos créanciers ? C'est donc pour cela que votre bourse est si plate ? — **MARITCHOU :** Ne soyez pas trop impatiente, petite amie, tout vient à point ! Ainsi, vous avez vingt ans... où sont les miens ? hélas ! Vite une photo que nous admirions vos « boucles naturelles », vos yeux verts et vos 52 kilogrammes ! Je transmets vos « amitiés » à *File du vent* et de la brume, votre admiration à *Muse du vin 51* pour son physique, vos amitiés à *D'Artagnan* et à *Légionnaire solitaire*, avec qui vous voudriez correspondre. Ouf, Jean Dessailly est divorcé et en instance de remariage avec Simone Vallère. Mes meilleures amitiés. — **CYTA LA GITANE :** Êtes-vous vraiment, comme vous l'affirmez, une vraie gitane qui voyage sans cesse ? Dans ce cas, je vous envie... à cause des impôts et du propriétaire ! Votre attaque contre le cinéma américain et ses vedettes est un peu dure : j'ai consacré deux éditoriaux à cette question, Sonia Henie, qui est née à Oslo le 8 avril 1912, ne tourne plus depuis longtemps. Ses derniers films sont : *La Comtesse de Monte-Cristo*, *Fleur d'Hiver* et *La Fée blanche*. Je transmets votre « mépris » à Apollon et à A bas les Femmes et vous laissant à vos roulettes (?), je vous envoie mon affectueux souvenir. — **MAÏLO ET VALDAREZ, BEAUTÉS ORIENTALES :** Que devenez-vous, chères petites amies ? Il y a longtemps que je ne vous ai pas lues. Je suis au regret de vous décevoir par la photo de votre frère, mais je suis obligée de respecter la règle fixée : publication de photos et analyses pour les courriéristes seulement, et pas pour leur famille ! A bientôt la joie de vous lire. Je transmets vos « amitiés » à **POMME VERTE ET PÊCHE MURE :** (Est-ce ainsi que vous les aimez ?) Vos lettres à *Don Juan* et à *De taille et d'estoc* sont vraiment trop longues, chère amie, pour que je puisse les publier, et je m'en excuse. Par contre votre photo est minuscule : comment voulez-vous qu'on puisse la reproduire ? N'avez-vous de vous décevoir sur toute la ligne, je me ferai parer vos lettres de votre prochain lettre ! Amical souvenir et bonnes récoltes ! — **TAATA MAOHI :** Je salue ce nouveau lecteur de Tahiti. Vous en avez de la chance d'habiter un pays pareil ! Je transmets vos lettres à votre frère et à votre sœur. — **« VILAIN » des Iles** (c'est vous qui le dites !). A bientôt une réponse plus longue, et mes amitiés lointaines. — **CATHIE, MISS SOURIRE :** Je suis obligé de vous classer dans les réponses « autres », car vous n'avez rien écrit de nouveau sur votre question cinéma, mais votre longue lettre est amu-

sante et sympathique, et je vous promets de mieux vous gêner la prochaine fois. Sur ce j'annonce aux lecteurs que vous avez dix-huit ans, cheveux châtons et yeux bruns, 1m,60 et que vous ressemblez à Danièle Delorme. Non, je ne suis pas chauve, j'ai même beaucoup de cheveux. J'accropte tout de même votre baiser et vos nombreux compliments, évidemment mérités ! A bientôt, amie, votre style me rappelle beaucoup celui de *Mes dix-huit ans ont vécu*. Affectueux souvenir.

A BAS LES HOMMES à toujours un courrier de ministre, comme il convient à la nouvelle reine du clan Liana : « Me revoilà au courrier après un mois d'absence ; poignet foulé au bras, et trois semaines de voyage. Ma chère *Venus Catalane*, vous êtes acceptée de grand cœur par le clan Liana, venez, les reines du courrier vous attendent, et c'est le moment de faire courir beaucoup plus vite le nouveau « sexe faible ». Poisson de Mai, connaissez-vous la chanson *La Choupetta* ? Vous en avez une fort belle sur la tête. Vous avez oublié l'esclavage pour les hommes ; comme avant, maintenant et toujours, ils seront les esclaves des femmes. N'est-ce pas, Admirateur de Victoria, et mon cher Croc ? prendrez ? Vous, le Lierrier, attention ! à moindre essai de fuite, vous êtes fini, je déteste les retourneurs de veste. L'autre Canadienne, est-ce la jalousie qui vous fait critiquer Liana ? Souvenez-vous que nous sommes toujours là, nous nous soutenons. Petite Flory et Jerry, c'est magnifique, nous allons bientôt faire une ronde de tous les courriéristes ! Ce brave A bas les Femmes n'a jamais dû se regarder dans une glace. Jeune présumptueuse, vous prenez-vous pour un don Juan ? Ce que les hommes peuvent être bêtes ! Soleil d'Afrique, le club Liana est éternel et on en parlera toujours. Lauréat du Crochet Dop, chère nous, la jalousie n'existe pas une voyage, l'autre la remplace. Vous vous mettez le doigt dans l'œil pour le Mordu 10, et vous comme les autres serez à mes genoux, rampanant comme une vulgaire coucouleuvre ! Chytis et ses flirts, amie, j'aimerais beaucoup vous connaître, au moins au club Liana, avec de telles adhérentes, plane au-dessus de ces vulgaires petites (coursures de garçons, n'est-ce pas Lauréat du Crochet Dop et l'Amoureux inconnu et transi ? Esclave indompté, rassurez-vous, notre couronne est partagée, et l'entente au clan Liana est toujours magnifique, car nous crions toutes « A bas les hommes ! » (Suivent des questions diverses.)

Réponse. — Je vois, fouguese amie, que le fait d'être montée sur le « trône » de Liana n'a fait que déculper votre dynamisme. Que de réponses en perspective ! Ah ! on peut dire qu'avec vous le courrier renne ! J'ai aussi beaucoup aimé les deux films que vous citez et qui maintiennent ont paru par dans le *Film Complet* : *Les Amants de Copri*, n° 290, et *Une Histoire d'Amour*, n° 294. La distribution des *Mines du Crochet Dop* et l'Amoureux inconnu et transi ? Esclave indompté, rassurez-vous, notre couronne est partagée, et l'entente au clan Liana est toujours magnifique, car nous crions toutes « A bas les hommes ! » (Suivent des questions diverses.)

— Vous avoir là, près de moi, Sylvie...

Des larmes vinrent au bord des beaux yeux limpides :

— J'ai tant souhaité entendre ces paroles depuis que je vous connais ! soupira Sylvie. Mais, aujourd'hui, j'ai l'impression que vous avez détruit tout à l'heure ce que vous aimiez en moi...

Il voulut la rassurer, se rapprocha tendrement d'elle. Il la suppliait de le croire, car il avait besoin d'elle, de sa santé morale, de sa fraîcheur, de sa gaieté... Quand il tenta de l'embrasser, elle le repoussa doucement en rougissant :

— Pas tout de suite... Pas devant tous ces gens...

Il lui savait gré de ses scrupules, de sa pudeur :

— Le croyez-vous, Sylvie ? Ce sera mon premier baiser...

Elle leva vers lui un regard radieux d'émotion. Ils étaient ivres d'absolu, d'ardente pureté. Cependant, Sylvie questionna encore :

— Cette femme dont vous parliez tout à l'heure... qui est-ce ?

— Le diable ! gronda Michel à mi-voix.

CHAPITRE III

Maria Pilar, strictement vêtue de noir comme une veuve, était entrée dans la petite église déserte où des cierges, achevant de brûler au pied des statues, prolongeaient en reflets dansants la prière des fidèles. Elle se traînait comme une malade. Une pâleur fébrile creusait ses traits.

Elle vint se prosterner devant l'image de la Vierge et s'y tassa, comme écrasée par le poids d'une faute trop lourde. Ses yeux brillèrent d'un feu inquiétant. Elle chuchota dans le silence de la pénombre :

— Vierge Marie, ne m'abandonne pas ! Toi seule peux m'épargner la plus honteuse souillure... Je t'ai si souvent priée... Aie pitié !

Elle parut défaillir et haleta comme une moribonde : — J'aime... Oui, j'aime... Il est beau, il est jeune... il est sauvage... Délivre-moi de mon désir coupable... Donne-moi la force de ne pas y succomber !

Elle se délivrait de son obsession et de son remords en phrases hachées ; sa voix s'élevait sans qu'elle y prit garde :

— Il m'attire, et je ne peux le fuir... Je le hais et, pourtant, je l'aime ! Sauve-moi !... Sauve-moi !

Elle s'affaissa, repliée sur elle-même, pria encore longtemps, mais intérieurement. Après quoi, elle se redressa et s'en alla vers sa maison.

Michel était revenu, l'âme légère. Yamina, surprise de l'entendre siffler dans sa chambre, y entra délibérément :



— Cette femme dont vous me parliez, tout à l'heure... qui est-ce ?

— Eh bien ! mon fils, t'es content aujourd'hui ?

— Oui, je suis heureux..., dit-il en riant. Y a du soleil sur la terrasse ?

— Bien sûr ! Tu le vois bien ! répondit l'Arabe en riant.

Il sortit derrière elle pour profiter de la lumière, de l'azur, pour respirer plus librement l'air de cette merveilleuse journée qui lui avait révélé le bonheur.

Yamina avait étendu la lessive. A perte de vue, Michel vit les toits blancs et, là-bas, la rade et ses bateaux de toutes les tailles. Il se remit à siffler une chanson.

Tout à coup, il aperçut Maria, toute en noir, appuyée contre un drap blanc. Elle le regardait fixement. Il se hâta de détourner la tête. Elle ôta son châle et, d'une voix dure, interrogea :

— Pourquoi t'arrêtes-tu de siffler ? Je te gêne ?

— J'étais bien tout seul..., fit-il brièvement, sans la regarder.

— C'est beau, la rade en plein midi..., remarqua-t-elle. Je ne viens jamais sur la terrasse à cette heure, à cause du soleil. Mais je t'ai entendu... J'ai voulu te voir...

Une mystérieuse audace l'exaltait. Elle reprit lentement :

— A force de vivre près de toi et de te voir tenir ici la place de ton père, je crois lui parler quand je te parle. Il était tel que toi quand je l'ai connu.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Et je sais que tu l'aimes ! fit Michel, nerveux.

— C'est son visage que j'aime... son visage de jadis... le tien !

Elle avançait, comme hallucinée, tandis que Michel reculait, anxieux.

— Maria !... murmura-t-il, effrayé.
— Ah ! je n'en peux plus ! cria-t-elle, à bout de forces. Je t'aime ! Si tu me fuis, je te suivrai ! Regarde-moi, Michel ! Je suis belle ! Aie pitié de moi... Tu me détestes, mais je me fais horreur encore plus ! Regarde-moi, donne-moi tes mains !

Michel, dans un coin de la terrasse, ne pouvait ni reculer ni fuir. Elle prit les mains du jeune homme, les posa sur sa poitrine :

— Tue-moi, étrangle-moi... Empêche-moi de me perdre !

Les mains de Michel se crispèrent un peu sur cette chair brûlante qui s'offrait dans sa maturité magnifique et désirable. Puis elles s'en écartèrent vivement.

Michel était livide. Ses yeux fixés reflétaient une sorte d'effroi, mêlé de peur, de dégoût et peut-être d'obscur désir. La journée, commencée dans le bonheur, tournait au cauchemar, à la débâcle... Michel, soudain, frissonna et, d'un élan, s'enfuit en poussant un râle d'épuisement.

Maria, bouleversée, le regardait fuir. Elle était toute droite, rigide, comme foudroyée par la honte et l'humiliation... D'abord hébété, son masque blême exprima bientôt une haine indicible, une sorte de malédiction implacable. Lentement, elle redescendit vers sa chambre.

En passant devant le petit escalier qui menait à la retraite de Michel, elle ne put résister au désir d'y pénétrer une dernière fois, de se rouler sur le divan qui gardait la forme et l'odeur du jeune homme. Elle étreignit farouchement le coussin où s'était posée la tête de Michel. Un ricanement la fit sursauter.

Sur le seuil de la porte demeurée entr'ouverte, elle vit Jo qui l'observait, les deux mains dans ses poches. Quand elle leva les yeux sur lui, il tira son briquet avec un regard bizarre, un regard qui se traînait sur le beau corps désespéré, en déchiffrait le désarroi. Maria sut qu'elle était désormais à la merci de cet homme méprisé.

Elle en prit son parti et manifesta son dédain en pensant tout haut devant lui :

— Après tout, je ne puis lui en vouloir... Il a passé trop d'années à rêver... C'était sans doute la première fois qu'il entendait parler d'amour... Mais je saurai me l'attacher, et, puisqu'il n'a pas connu d'autres femmes, il me préférera à toutes les autres !

Eperdue de désir et de dépit, on eût dit qu'elle cherchait un confident capable de comprendre son monstrueux amour et peut-être de la conseiller.

Jo avait allumé une cigarette et la mâchonnait. Son regard se fit méchant. Il riposta sèchement :

— Si c'est du fils du patron qu'tu parles, tu t'f... dedans, ma belle ! Ça fait déjà un bout de temps qu'i' s'distrain avec une fille de son âge...

Maria écoutait, sans comprendre encore. Il ricana :
— Y a pas, faudra que j'me mette à les fréquenter à mon tour, ces p'tites garces du beau monde. Faut croire qu'elles savent y faire, puisqu'il te les préfère !

— Tu mens ! hurla Maria.

— A quoi qu'ça m'servirait ? gouailla Jo en haussant les épaules.

Maria réfléchissait, et, peu à peu, la vérité s'insinuait en elle pour la torturer, l'humilier ; elle gémit :
— Alors, il aime l... Et, moi, je le dégoûte... Je me suis abaissée, souillée, perdue... Et il m'en préfère une autre ! Il l'aime, elle l... Et, toi, tu le savais ! Tu ne m'en as rien dit !

Elle tourna sa douleur et sa colère contre Jo, qui, satisfait du résultat obtenu, regardait se tordre sur son divan cette femme qu'il désirait depuis si longtemps et qui lui avait préféré un blanc-bec méprisant. Il savourait le spectacle de cette douleur, sa vengeance...

— Les as-tu vus s'embrasser ? Où se rencontraient-ils ? Depuis quand ? haletait Maria. Ah ! je ne peux pas supporter ça ! Il faut que cette fille disparaisse... qu'il ne puisse pas la revoir !

Elle chercha le regard de Jo pour y lire l'acquiescement d'une complicité. Mais l'homme, encore une fois, haussa les épaules :

— Trop tard, Maria... J'étais venu te dire que ton homme arrivait. Ils l'ont relâché. Il sera là dans quelques instants.

Ce coup nouveau laissa Maria sans réflexe. Jo reprit :
— Michel va tout lui raconter...

Maria ne réagit même pas. Peu lui importait ce qui pouvait arriver. Jo posa ses mains sur les belles épaules de la jeune femme :

— Écoute, Maria... Pour toi, je ferais n'importe quoi, tu le sais. Alors... je crois qu'il y a un seul moyen pour tout arranger...

Il lui prit la tête à deux mains, l'obligeant à l'écouter, à le regarder. Il fallait faire vite. Jo tremblait de désir et de peur :

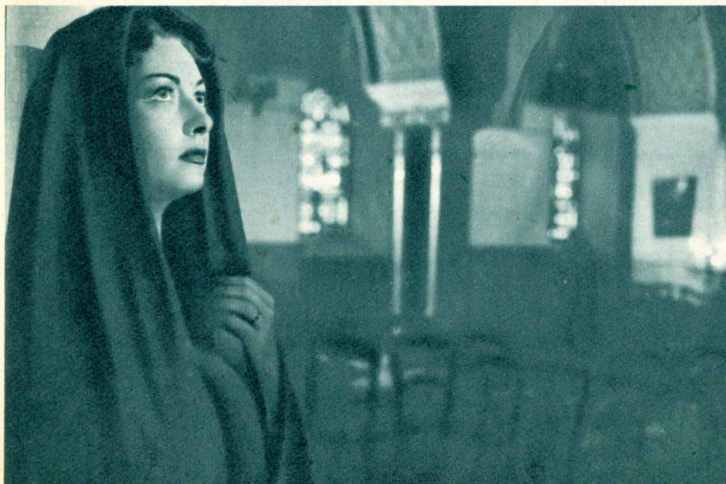
— C'est toi qui vas accuser Michel. T'entends ? Tu feras croire au père qu'il a voulu coucher avec toi...

Elle avait fermé les yeux et semblait évanouie ou morte. Il la gifla par deux fois, de toutes ses forces, pour se soulager lui-même et la ranimer :

— T'entends, Maria ? Tu me proposais de faire disparaître la gosse. C'que j'te propose est plus propre. Tu vas l'accuser... Compris ?

Sous la violence des gifles, Maria s'était comme réveillée. En

— O Vierge ! délivre-moi de mon désir coupable !



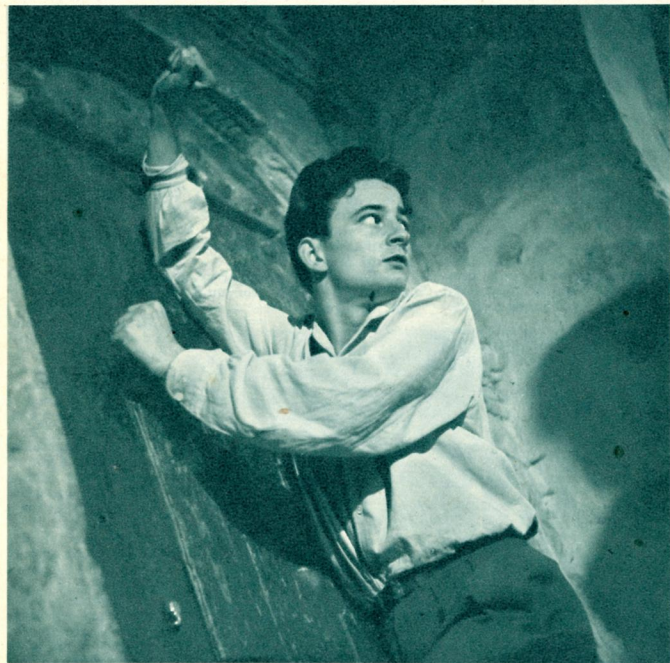
Elle semblait évanouie, ou morte.

proie à une terrible réaction nerveuse, elle se mit à pleurer. Ce spectacle donna une idée à Jo, qui répandit sur les épaules de la jeune femme sa lourde chevelure.

— C'est ça, pleure! Ton mari te croira plus encore... Et, s'il avait des doutes, dis-moi où il cache son fric ; j'vais l'emporter, on verra ensuite ce qu'on en fera. Tu diras qu'ça aussi, c'est l'môme...

Maria n'écoutait pas, ne sentait pas ces mains qui s'attardaient sur elle. Elle était toute à sa haine, à sa honte. Des ruelles montait un écho de cris, de rires, de vivats. Jo murmura :

— T'entends? Le v'là qui rapplique... Dis-moi où est sa planque ; vite !



Il dut s'arrêter contre une porte, à laquelle il frappa.

Elle esquissa un geste vague, et Jo disparut. Les bruits joyeux de la rue se rapprochaient. Jo, dans la pièce voisine, fouillait un meuble, emportait une cassette. Il avait tout juste le temps de fuir par les terrasses pour mettre son larcin à l'abri. Ensuite, il reviendrait...

la première. Elle semblait surprise du retard de Michel. Elle était comme perdue au milieu de la cohue. Le temps passait. Michel ne venait toujours pas...

Pourtant, il courait tout à l'heure... Il courait pour fuir la vision de Maria s'offrant à lui. Mais, chemin faisant,

CHAPITRE IV

La foule de la Casbah avait fait escorte à son chef retrouvé. En entrant chez lui, le chef appela gaieusement les deux seuls êtres qu'il aimait :

— Maria... Michel...

Polo était près de lui, rayonnant. Il fit sortir les curieux, tandis que le patron montait quatre à quatre jusqu'à la chambre de Maria, s'étonnait de ne pas y trouver sa femme et, voyant ouverte la porte de Michel, se dirigea de ce côté.

Il parut stupéfait d'apercevoir Maria échevelée, affalée sur le divan du jeune homme. Maria le contemplait, cherchant sur cet homme aux larges épaules, au masque autoritaire, les traits de Michel. Elle balbutia malgré elle le nom adoré et détesté.

Michel s'était enfui pour aller rejoindre Sylvie dans un jardin public, où il lui avait donné rendez-vous. Des monstres de singes, des musiciens ambulants s'efforçaient d'amuser les promeneurs. Sylvie était arrivée

du retard de Michel. Elle était comme perdue au milieu de la cohue. Le temps passait. Michel ne venait toujours pas...

Pourtant, il courait tout à l'heure... Il courait pour fuir la vision de Maria s'offrant à lui. Mais, chemin faisant,

cette vision ne l'avait pas quitté. Il avait ralenti le pas, s'attardait au souvenir de l'étrange scène... Il était indifférent à tout ce qui l'entourait. Il arriva enfin au lieu du rendez-vous. Il aperçut Sylvie qui, pour tuer le temps, regardait à présent les tours du singe dressé. Michel pouvait la voir, à travers le feuillage d'un arbre, mais Sylvie ne le voyait pas. Elle s'énervait d'attendre... Elle était tout près de la crise de larmes.

De loin, Michel pouvait constater ce désarroi. La peine de Sylvie ne l'émouvait pas. Qu'avait-elle de comparable au drame pathétique de Maria ?

Brusquement, Michel tourna le dos à Sylvie, à ce qu'elle représentait d'amour joyeux et confiant. Il courut, rebrousant chemin pour revenir vers la Casbah, attiré par cet amour insensé qu'il avait toujours redouté de deviner et de partager... Brusquement, tout s'était éclairé en lui. Il comprenait que, comme Maria, il avait lutté en vain contre un attrait aussi puissant que le destin lui-même. Non, l'amour, ce n'était pas le rire de Sylvie, ses coquetteries d'enfant gâtée, ses jeux d'enfant ! C'était la fièvre qui brûlait dans les larges prunelles sombres de Maria, dans ce beau corps épanoui qui savait le prix de ce qu'il offrait... Maria n'était pas le démon tentateur : elle était l'amour lui-même ! Et c'est vers Maria qu'il courait maintenant.

Là-haut, dans la maison du chef, Maria s'était vengée comme Jo l'avait conseillé. Et le chef avait senti s'écrouler en lui le coin de paradis qu'il avait conservé dans sa vie de hors-la-loi : cette tendresse paternelle qui se berçait de rêves d'avenir.

Le chef entraîna Polo, le seul capable de comprendre sa désillusion :

— Mon fils ! Quand je pense que, parfois, j'avais peur en songeant qu'il pourrait avoir honte de moi... Je me reprochais de continuer la vie que je menais, pendant qu'il était là-bas, tout seul entre la neige et le ciel... Je ne pensais qu'il se serait révenu, beau, grand, fort... Je pensais qu'il serait heureux, ici, en famille...

— Calme-toi, patron..., conseilla Gros Polo sans conviction.

— Et j'arrive pour apprendre que ce petit salaud a osé !... J'aime ma femme, tu m'entends ? Elle est la seule créature qui me reste au monde, j'ai besoin d'elle pour

vivre ! Rien qu'à l'idée qu'il l'a touchée, je veux le tuer !...

— T'es fou ! Tu feras pas ça ! cria Gros Polo, épouvanté.

Ivre de fureur, le chef empoigna son meilleur ami par sa veste et le secoua, tout en lui administrant des gifles monumentales :

— Je ne ferai pas ça ? Tu crois ? Tu m'en empêcheras peut-être, toi qui le soutiens toujours !

Jo redescendait, très à son aise, maintenant que les événements se déclenchaient comme il les avait prévus, voutus :

— T'as raison, patron ! Le Gros Polo serait d'mèche avec ton fils qu'ça m'étonnerait pas !

— Tu ne vas pas écouter ce sale type ? s'indigna Polo. Mais, après tout, tu es le maître. Si tu abats ton fils, tu seras toi-même un homme mort !

— Je le tuerais ! s'obstinait le chef.

— Je t'en empêcherai ! cria Polo en s'échappant à toutes jambes dans la direction de la ville, basculant d'un coup de tête Jo qui voulait lui barrer la route.

Jo s'avança vers le patron en clopinant :

— J'y vais, moi, si tu veux...

Le chef ne réfléchit que l'espace de deux secondes :

— Allez, va ! dit-il froidement.

Michel arrivait à la Casbah, essouffé, décoiffé par la course, mais radieux de bonheur. De temps à autre, il respirait plus largement en s'arrêtant dans une ruelle. Puis il reprenait sa course.

Jo, qui venait par une rue adjacente, aperçut le jeune homme. Les ruelles étaient désertes. Le bandit comprit que l'ouvrage serait vite fait. Il suivit Michel, sortit son revolver et, voyant le malade s'arrêter une fois encore pour respirer, il visa et tira.

Michel se retourna, stupéfait, sans comprendre ce qui se passait. Il reprit sa course. Jo le suivit, furieux de s'être démasqué inutilement, sans avoir atteint sa cible vivante.

Mais Michel avait compris. Il pressait le pas, haletant, épuisé. Il dut bientôt s'arrêter, à bout de souffle, contre une porte à laquelle il frappa.

D'une rue transversale, Polo accourait. Il vit Michel, l'appela. Mais Jo ne voulait pas lâcher sa proie.

Polo se rua sur Jo, et les deux hommes roulèrent sur les marches. D'abord, Polo eut le dessus. Mais Jo avait plus

d'une ruse dans son sac. Il parvint à se tortiller si bien sous les coups de son adversaire qu'il réussit à lui mordre la nuque et à ramasser le revolver que Polo lui avait fait lâcher en lui tordant le poignet. De toutes ses forces, il en frappa Polo à la face et, débarrassé de son adversaire, il visa le jeune homme qui était demeuré adossé à la porte. Un coup de feu claqua. Michel semblait l'attendre comme une délivrance, incapable de fuir.

Le jeune homme s'affaissa, touché à la poitrine. Son regard se fixait sur le visage ricanant de Jo, comme pour déchiffrer le mystère de cette haine, la cause de ce meurtre.

La porte que Michel avait martelée s'ouvrit. Une vieille femme fardée eut un rire égrillard à la vue de cet homme jeune et

Gros Polo se jeta sur Jo...





Les mains du mari serrèrent plus fort...

beau qu'elle prit pour un client. Elle l'accueillit par un baiser. Les yeux de Michel se fermèrent, et la femme s'étonna de voir s'immobiliser soudain ces traits si beaux. Le corps se fit pesant entre ses bras et glissa à terre. L'ignoble créature poussa un hurlement qui la fit plus laide encore.

Jo alla rendre compte du succès de sa mission au chef qui l'écouta, impassible. Après quoi, le patron s'en alla rejoindre Maria, demeurée effondrée sur le divan.

— J'ai fait tuer Michel pour le punir! dit le mari d'une voix sourde.

Ce coup de feu, c'était donc cela!... Maria se dressa, bouleversée. Michel mort, elle ne voulait plus vivre! Elle cria, hors d'elle :

— Tu me fais horreur! Toute ta vie, tu n'as su que tuer! Tu n'as su que détruire, autour de toi, par haine ou par amour! Et, maintenant, tu ne sais plus faire autre chose...

Le chef écoutait, stupéfait. Près de lui, Jo épongeait son front dans la terreur de ce que le chagrin pouvait faire dire à Maria.

Déchainée, celle-ci faisait front à son mari et lui jetait à la face la vérité :

— Ton fils était innocent! Il n'avait commis d'autre crime que de me fuir, entends-tu? C'est moi qui l'aimais...

Parce qu'il était beau, qu'il m'attirait par ce qu'il avait de sauvage, d'inaccessible... Je me faisais honte, mais je ne m'appartenais plus! Je l'aimais!

L'horreur, la révolte, la douleur et la haine passaient en nuées d'orage sur le masque blafard du père. Il écoutait et comprenait qu'il avait inutilement sacrifié son fils, sa plus pure tendresse, à une calomnie abominable. Cette femme traîtresse, qui avait fait châtier Michel pour son refus, lui inspira une répulsion sans nom. D'un élan brusque, les mains du chef s'élançèrent vers le cou de Maria, le saisirent, le serrèrent. Maria ne fit pas un geste pour en esquiver l'étreinte. Les yeux agrandis par la fièvre, elle fixait, au delà de ce monde, la vision de celui qu'elle allait rejoindre. Elle râla :

— Michel!...

Exaspéré, son mari serra plus fort. La belle tête retomba en arrière, congestionnée, les yeux clos. Jo, qui tremblait de peur, poussa un soupir de soulagement.

Maria avait payé de sa vie son impossible amour et sa vengeance.

Le père, comme l'avait prophétisé Polo quelques minutes avant de mourir, lui aussi, n'était plus qu'un corps sans âme, un homme vidé de toute raison de vivre.

FIN



GRANDIR

RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste ou JAMBES SEULES jusqu'à 16 cm. avec méth. scient. ou APPAREIL AMÉRICAIN GARANTI, succès certain, notice illustrée sans frais, aucun engagement. DISCRÉTION, contre 2 timbres. OLYMPIC, 19, Bd V. Hugo, NICE Ser 263



APPRENEZ À DANSER

Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Notice c. env. timb. RIVIERA-DANSES. F. C. 43, rue Pastorelli, Nice Méthode facile, succès garanti.

Ne manquez pas de lire le numéro de juin de :

« CONTRE-ENQUÊTE »

LA PASSIONNANTE REVUE POLICIÈRE

100 pages : 80 frs - EN VENTE PARTOUT et 43, rue de Dunkerque, PARIS-X^e.

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

TANGER, SON SITE, SON CLIMAT. — « D'abord fiché de mètre lu dans les réponses brèves » après de « longues lettres envoyées, je me décide à vous écrire de nouveau sans aucune rancune (voilà qui est « faire-pleu »). Ici, rien à signaler, sauf la for-



Tanger, son site, son climat.

mation d'un Ciné-Club, mais les places sont plus chères que les places normales ! Ne pourrions-nous voir paraître dans la rubrique « Ah ! ces vedettes ! » des biographies de

vedettes américaines ? (Eh bien ! mon cher, vous ne devez pas lire souvent le « Film Complet », car il y en a au moins une sur trois !) Et maintenant, envoyez une fois de plus : « A quand le numéro spécial, à quand le club du Film Complet ? » (Hélas ! c'est difficile à réaliser !) A T a n g e r, le Film Complet a beaucoup d'adeptes. Y compris sous les côciers, vous le savez m'a été, je voudrais correspondre avec vous. Je suis étudiant, taille 1 m, 72, voulez-vous me répondre ?

Réponse. — Enfin le voilà, ce lecteur dont le pseudo semble émaner d'un syndicat d'initiative ! Il y a, dans votre photo, quelque chose de franc et d'ouvert qui me plaît. Vous n'êtes pas méchant, oh ! certes non ! et vous auriez même tendance à être victime de votre bon cœur et à vous en laisser raconter facilement. Je ne vois pas énormément de volenté, mais par contre une certaine nonchalance. Vous semblez très doué pour les arts et les lettres. Sentimental, très sensible, imaginaire, vous manquez un peu de fermeté de caractère, mais vous avez beaucoup de charme. Vous devez aimer la solitude et être souvent un peu « dans la lune ». Enfin, très enthousiaste pour beaucoup de choses. Les principaux interprètes de L'Épave sont : Françoise Arnoul (Perrucha), André Le Gall (Mario) et Aimé Clariond (Marcadier). Je ne connais aucun cours d'art dramatique par correspondance, et entre nous je ne vois pas très bien comment ça se passerait... à moins que les élèves ne déclament leurs rôles par téléphone ! Je vous quitte, cher ami lointain, en vous envoyant mon plus amical souvenir. Le C. A.

La semaine prochaine vous pourrez lire dans le n° 314 du

NOUVEAU FILM COMPLET

RUDOLPH VALENTINO
L'Amant Passionné



avec

Eleanor PARKER et Anthony DEXTER

En vente partout - Le numéro : 20 fr.

FILM COMPLET

vous présente la liste de ses derniers numéros parus ACTUELLEMENT DISPONIBLES.

Numéros à 8 francs.

- 142. — Hamlet. — Quatre flirts et un cœur.
- 143. — Trois garçons, une fille. — Jusqu'à ce que mort s'ensuive.
- 144. — Dédé d'Anvers. — Au pays du rythme.
- 145. — La cité sans voiles. — Carnegie Hall.
- 146. — Espions sur la Tamise. — La reine de l'argent.
- 147. — La furie du désert. — A cor et à cri.
- 148. — La brune de mes rêves. — Cavalier du Kansas.
- 149. — En route vers Zanzibar. — Le sorcier noir.
- 150. — Bandits de grands chemins. — Le Docteur et son Toubib.
- 151. — La vallée de la peur. — Un cœur pris au piège.
- 152. — L'homme aux lunettes d'écaïlle. — Miracle au village.
- 153. — Boule de feu. — L'homme d'octobre.
- 154. — La piste de Santa-Fé. — Pas d'orchidées pour Miss Blandish.
- 155. — La voleuse. — Narcisse noir.
- 156. — La mélodie du bonheur. — L'homme au masque de fer.
- 157. — Le fiancé de ma fiancée. — Confession dans la nuit.
- 158. — Le chapelier et son château. — Frisson d'amour.
- 159. — Le pain des pauvres. — Arc de Triomphe.
- 160. — Les folles héritières. — L'échafaud peut attendre.
- 161. — Je suis un fugitif. — Jody et Je faon.
- 162. — La scandaleuse de Berlin.
- 163. — Quand vient l'hiver. — Le crime était presque parfait.
- 164. — Les siles brûlées. — Le signal rouge.
- 165. — Les yeux de la nuit. — Guerrier dans l'ombre.
- 166. — Vainqueur du destin. — La perle noire.
- 167. — La grande herlogie. — Il pleut toujours le dimanche.
- 168. — Les chaussons rouges. — L'homme aux mains d'argile.
- 169. — La brigade du suicide. — L'orchidée blanche.
- 170. — Passion immortelle. — Je cherche le criminel.

- 171. — Balalaïka. — L'homme en gris.
- 172. — Le Caïd. — Johnny Frenchman.
- 173. — Le Paradis des Pilotes Perdus. — Un soir de rixe.
- 174. — Le secret de Mayerling.
- 175. — Une Anne perdue.
- 176. — Du Gueucien.
- 177. — Lame de fond.
- 178. — Gigi.
- 179. — Bagarres.
- 180. — Je n'aime que toi.
- 181. — Key Largo.
- 182. — La femme nue.
- 183. — Tous les chemins mènent à Rome.
- 184. — Marilène.
- 185. — Trafic à Saïgon.
- 186. — Occupe-toi d'Amélie.
- 187. — Sans pitié.
- 188. — Bal Copiédon.
- 189. — Fabiola.
- 190. — Drame au Val d'Hiv'.
- 191. — Maya.
- 192. — L'infidèle.
- 193. — Le Barrage de Burlington.
- 194. — Entre onze heures et minuit.
- 195. — Johnny Belinda.
- 196. — Portrait d'un assassin.
- 197. — La Vallée du Jugement.

Numéros à 10 francs.

- 198. — Au delà des grilles.
- 200. — Les aventures de Don Juan.
- 201. — Vient de paraître.
- 202. — La Beauté du diable.
- 204. — La rivière d'argent.
- 208. — La ronde des heures.
- 209. — La mariée du dimanche.
- 213. — Romance à Rio.
- 214. — Manages.
- 215. — La dernière course.
- 216. — Miquette et sa mère.
- 217. — Vacances de Noël.
- 218. — Ombres sur Paris.
- 219. — Une famille toute simple.
- 220. — Le Juif errant.
- 221. — Dominique.
- 222. — Les amants traqués.
- 223. — La femme aux deux visages.
- 224. — Pièges à hommes.
- 226. — La soif des hommes.
- 227. — Au revoir, M. Grock.
- 230. — Singaïlla.
- 232. — Raccrochez, c'est une erreur.

Numéros à 12 francs.

- 235. — Rio Escondido.
- 236. — On s'aime qu'une fois.
- 238. — La Marie du Port.
- 240. — M. Wilson perd la tête.
- 241. — Le Loup de la Sila.
- 250. — Le Trésor.
- 251. — Sa Majesté M. Dupont.
- 252. — La Passante.
- 253. — L'Aiguëne.

Numéros à 15 francs

- 256. — Sans laisser d'adresse.
- 257. — Les corsaires de la Terre.
- 259. — Marius.
- 260. — Fanny.
- 261. — César.
- 262. — Il, rue des Saussaies.
- 263. — Jack le Noir.
- 264. — Voyage à trois.
- 265. — Echec à la Gestapo.
- 266. — Les Amants Passionnés.
- 268. — L'Age Rouge.
- 271. — Liens éternels.
- 276. — Topaze.
- 277. — La rue de traverse.
- 290. — Dakota 308.
- 291. — La belle image.

Numéro à 20 francs.

- 287. — Le dernier voyage.
- 288. — Edouard et Caroline.
- 289. — Coupable.
- 291. — Boîte de nuit.
- 292. — Un grand patron.
- 293. — L'île au complet.
- 294. — Une histoire d'amour.
- 295. — Le dénonciateur.
- 296. — L'avalanche.
- 297. — L'égale du désert.
- 298. — La femme du boulanger.
- 299. — Nous avons tous fait la même chose.
- 300. — Barbe-Bleue.
- 301. — Châmes du destin.
- 302. — Le cap de l'espérance.
- 303. — Jockey.
- 304. — Intrigues en Orient.
- 305. — Voyage en Amérique.
- 306. — Pandora.
- 307. — La scandaleuse ingénue.
- 308. — Angèle.
- 309. — Horizons en flammes.
- 310. — Le banni des îles.
- 311. — La plus belle fille du monde.
- 312. — L'oiseau du paradis.

Adresses vos demandes au

FILM COMPLET

43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Chaque numéro est envoyé franco contre la somme de 8, 10, 12, 15 ou 20 francs. Aucun envoi contre remboursement.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Directeur de Publication : Raymond SCHALIT.

N. M. P. P.

313 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes (S.-et-O.). - 2100-4-1952. - Dépôt légal : 2^e trimestre 1952.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.,
1, rue des Italiens, PARIS (IX^e). (Pro. 76-54).

George SANDERS
(Fox.)

